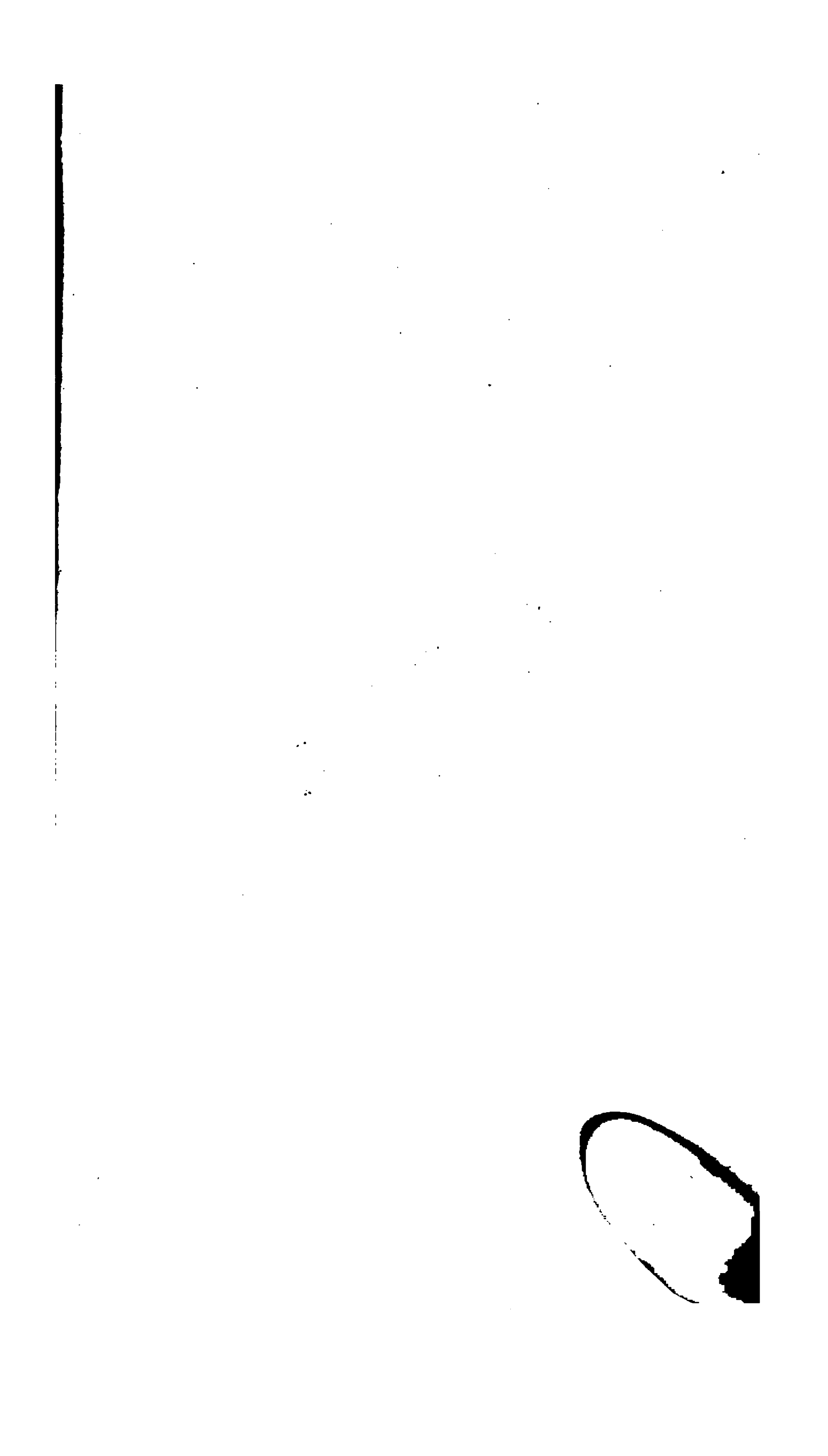

A 819,744


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



VOYAGE

EN

CALIFORNIE

1850 ET 1851.

PARIS

CHEZ GARNIER FRÈRES, PALAIS-NATIONAL.

1851



VOYAGE

EN

CALIFORNIE

1850 — 1851

Navigation sur les deux Océans;
Passage de l'Isthme de Panama;
Arrivée à San-Francisco.

SUIVI DU TARIF DES DOUANES EN CALIFORNIE.

PARIS

CHEZ GARNIER FRÈRES, PALAIS-NATIONAL.

1851

VOYAGE

EN

CALIFORNIE.

(*N. B.* Les lettres de renvoi indiquent les pièces justificatives placées à la suite, pages 36 à 40.)

On ne quitte pas son pays, sa famille, ses amis, pour aller habiter l'autre bout du monde, sans qu'une si gigantesque émigration ne paraisse étrange, surtout en France, où l'on est habitué à ne prendre de pareilles déterminations qu'à la dernière extrémité, et lorsque, sur le sol de la mère-patrie, toutes les ressources ont été épuisées.

En cette circonstance, rien pourtant de semblable ; et, comme il ne serait pas flatteur d'être confondu avec les aventuriers qui, n'ayant plus rien à perdre, vont risquer leur vie pour dernier enjeu, je dois quelques explications, et sur la résolution elle-même, et encore plus sur son mode d'exécution. Contrairement à l'usage, c'est une femme de cœur et d'énergie qui a précédé son mari sur cette périlleuse route. La manière dont elle s'est acquittée de cette première partie d'une tâche toute volontaire et d'inspiration, a vivement excité l'intérêt public à la simple lecture de quelques pages de ses lettres, insérées dans les journaux. Je les compléterai en publiant ici tout ce qu'elle a écrit depuis son départ de France jusqu'à son

arrivée à San-Francisco. C'est elle qui, tourmentée par notre avenir et faisant le sacrifice des douceurs du présent, a conçu la courageuse pensée de cette entreprise; c'est elle qui a réclamé d'en entamer l'exécution. Jamais la Providence n'aura béni un plus admirable dévouement.

Deux révolutions, en vingt-cinq ans, ont bouleversé ma maison de commerce, établie pourtant sur des bases aussi solides que modestes et qui n'avaient rien de hasardeux. Après un quart de siècle de travail, il est bien dur de se retrouver, à l'entrée de la vieillesse, au point de départ.

Lors des évènements de Février 1848, auxquels j'ai concouru, comme tant d'autres, sans la possibilité d'en calculer d'avance toutes les conséquences, je fus appelé à un poste important (A). Jeté inopinément dans le palais des rois, il était dans ma destinée d'avoir en main les plus graves intérêts publics, de défendre et de sauvegarder la propriété de la famille royale la plus riche et la plus respectable (B), pendant que mon avoir personnel disparaissait. Le mal avait pris de telles proportions à mon foyer domestique, qu'il ne me fut pas même possible de profiter d'une espèce de compensation : il fallut renoncer au poste avantageux où m'avait nommé le pouvoir qui succédait au Gouvernement provisoire (C), pour me consacrer exclusivement au culte de mes propres intérêts. Je n'ai abandonné le palais des Tuileries qu'après avoir, étant sur les lieux, publié le compte-rendu de ma mission (D). Pendant deux ans, j'ai employé tout mon temps à ma liquidation. Intermédiaire obligé entre mes débiteurs et mes créanciers, je ne pouvais pas lâcher la partie, et je suis parvenu à payer intégralement, à l'aide de mon actif sacrifié et de nobles dévouements de famille. Sans être obligé de compter sur

mes débiteurs et d'attendre la rentrée de mes créances, j'ai comblé entièrement l'abîme, et il n'en a seulement pas coûté la perte d'un jour d'intérêts à qui que ce soit.

Après trente années de constante opposition constitutionnelle, j'y ai renoncé ; depuis juin 1848, je n'ai fait d'acte politique qu'à l'occasion de l'élection du 10 décembre. J'avais vu le prince en Angleterre à une époque où l'on ne pensait certes pas à le mettre à la tête de la France. Je fus un des premiers à lui en parler. Des préventions peu favorables pesaient sur son passé, et le pouvoir d'alors cherchait à l'exclure du rappel de la loi d'exil contre la famille de Napoléon. La Constitution n'était pas encore proposée. Le prince voulut bien m'admettre dans ses conseils, et j'avoue hautement que j'ai appuyé de toute mon influence d'*homme de février* une candidature qui me semblait la plus conforme aux intérêts du pays.

Mes affaires commerciales honorablement liquidées, j'ai cru pouvoir exhumer des services reconnus pour servir encore la République en soldat obscur, mais franchement dévoué. J'avais refusé des places, bien plus, j'en avais fait remise ; mais les titres que j'y avais eus ne pouvaient être prescrits aux yeux de tout parti honnête, bien que ce soit au milieu des plus affreuses scènes de meurtre, d'incendie et de pillage, que je puisse me glorifier d'avoir cueilli quelques palmes civiques (E).

Le prince eut la bonté de me promettre un consulat en Amérique, où j'ai fait mes premières armes, et de désigner lui-même la Californie, où le nombre des agents du gouvernement français devra se proportionner au développement de la population émigrante.

Ma femme, impatiente de profiter de tous les instants

pour exploiter une contrée encore dans l'enfance, a voulu absolument m'y devancer, lorsqu'elle a été certaine, d'après la lettre suivante, que je ne tarderais pas à aller la rejoindre avec l'attache du gouvernement :

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE.

CABINET.

« Paris, le 5 juillet 1850.

» Madame,

» Monsieur Saint-Amant obtiendra l'agence consulaire au
» Sacramento ; c'est chose arrêtée définitivement, vous y
» pouvez compter ; mais les prévisions du budget de cette
» année, forcent le ministre des affaires étrangères de retar-
» der la nomination. Il y a nécessité rigoureuse d'attendre
» le budget de 1851. Le président éprouve un regret sin-
» cère qu'il me charge de vous exprimer.

» Veuillez agréer, etc.

» Par ordre du Président,

» *Le Chef du Cabinet,*

» MOCQUARD. »

Le moment d'embarquer est arrivé, ayant reçu les ordres et l'argent du ministère des affaires étrangères. Je pars, et vais servir la République à l'autre bout du monde, le mieux qu'il me sera permis avec la part que la médiocrité me fait.

En face des épreuves que la Providence réserve encore à ma patrie, il est dur de s'en éloigner et de ne plus s'associer à ces épreuves que par le cœur. J'emporte, du reste, la consolation que ces temps d'orages seront bien au-dessous de ce qu'on les craint, et que la persistance dans les formes acceptées, soutenue par l'assentiment éclairé des masses, sauvera une fois de plus la France et la République des exagérations et des fantaisies des différents partis politiques.

Ces lettres n'avaient pas été écrites en vue de la publicité. Le désir d'honorer une résolution aussi courageusement conduite que spirituellement narrée les a produites au jour. Elles ont droit à quelque indulgence, et ont déjà rencontré beaucoup de bienveillance dans la Presse. Aussi, une suite périodique en est-elle devenue la conséquence. Cette correspondance sera appelée à jeter une nouvelle lumière sur l'étonnante contrée qui a été jusqu'ici l'objet des versions les plus contradictoires.

Au récit de tant de fatigues et de dangers énergiquement surmontés; malgré la contrariété des circonstances; dans des conditions tellement ordinaires d'appui et de concours qu'elles peuvent appartenir à peu près à tout le monde, arriver au succès prouve évidemment que le sort de pareilles émigrations tient, avant tout et principalement, aux natures qui s'y livrent, et je ne puis mieux résumer que par les propres paroles de M. de Lamartine à la lecture de ces lettres dont l'auteur ne lui était pas inconnu :

« On voit à chaque pas la foi ardente et sincère d'une âme héroïquement trempée, qui, n'étant pas affaiblie par le doute, marche sans hésitation et sans crainte à l'accomplissement d'un but, élevé par elle et pour elle, à toute la hauteur d'une mission providentielle. »

Londres, le 14 juillet 1850.

« Ma chère belle-fille, ton père m'a enfin accordé mes passeports, grâce au Président qui a bien voulu confirmer, par écrit, les promesses que je tenais de sa bouche. Le poste est peu brillant, sans doute, aussi sera-t-il moins envié; et ton père disait au ministre, qui faisait sonner ridiculement haut cette faveur : « Je ne trouverais pas à changer avec » le dernier de vos garçons de bureaux. » Il forme un singulier contraste avec la place que nous refusâmes de conserver en mai 1848. Au lieu du plus beau palais du monde, c'est un carbet de sauvages qui nous recevra sur le Sacramento. Étranges coups du destin ! Enfin, comme il s'agit de réparer les malheurs passés, il ne faut pas y regarder de si près, et je vais ouvrir la marche.

» Nous sommes à Londres depuis trois jours. Les adieux en France sont finis ; après-demain, ce sera ici la même chose ;

nous irons coucher à Southampton pour embarquer sur le magnifique paquebot anglais transatlantique *the Severn*, qui lèvera l'ancre le 17 à deux heures. Prie pour ta marâtre.

» Tous mes bagages sont déjà à bord ; je crains d'en avoir trop pris pour le difficile passage de l'isthme ; j'ai avec moi près de quatre tonneaux, et il en coûte déjà 2,000 fr., pour eux et ma petite personne, jusqu'à Chagres. Là, je ne compte que le tiers du voyage, et probablement le meilleur tiers : la mer Atlantique et un bateau anglais ! Sur trois à quatre navires du Havre et de Londres, nous avons chargé les grosses marchandises ; comme elles sont déjà en mer et arriveront ainsi en s'échelonnant de mois en mois, je serai là pour les recueillir successivement. Nous avons bien varié, et il est à supposer que, dans le nombre, quelque article aura un succès complet. Nous avions d'abord eu le projet d'aller par le cap Horn, la grande traversée de vingt mille milles (7,000 lieues) ; six mois en moyenne, c'est beaucoup de temps ; mais, à part cet inconvénient, le voyage est moins dangereux, moins pénible et moins coûteux. On s'embarque au Havre, et, à la grâce de Dieu, pendant six ou sept mois on voyage comme un colis. Boire, manger et dormir, est tout ce qu'on demande au voyageur. On double la Terre-de-Feu ou on passe dans le détroit de Magellan, relâchant ou ne relâchant pas ensuite une seule fois à Valparaiso ou à Callao (Chili) ; plus des deux tiers du voyage sont faits alors. Je n'ai pas voulu perdre tant de temps, et je ne sais pas si je n'en aurai aucun regret. Par le cap Horn, j'amenais notre domestique, et je n'avais aucune espèce de peine : tout le monde se tire également de cette traversée ; il est si facile de n'avoir à déployer que des qualités passives ! Par *the Royal-Mail*, que je prends, nous mettrons trente-quatre jours d'ici à Chagres, et nous toucherons à vingt endroits de la mer des Antilles et de la mer Caraïbe ; ce serait un très beau voyage pour un touriste ; mais je suis contrariée, étant déjà en retard d'un mois, ce qui me fera tomber en

plein au plus fort de la saison pluvieuse, dans l'isthme de Darien. Il est très difficile de combiner d'aussi gigantesques voyages, sans qu'ils clochent à quelque étape.

» Ne néglige pas d'écrire, surtout quand ton père ne sera plus en France. Tu sais qu'il faut que tes lettres soient en Angleterre les 1er et 16 de chaque mois, pour partir le lendemain ; affranchir est de rigueur. Avec les Anglais, toujours l'argent à la main ; mais je ne conçois pas, par exemple, comment nous faisons les traités postaux avec eux. Pour les lettres entre Paris et Londres, on paie ici 1 fr. 05 c. à peu près (10 pence), et, à Paris, la même lettre eût pu être affranchie avec 80 centimes ; à Londres, affranchit-on une lettre pour Paris, c'est aussi 10 pence (1 fr. 05 c.), et, si on n'avait pas affranchi, ce n'eût été à payer à Paris, en la recevant, que 80 centimes. Enfin, il y a un écart d'environ 30 0[0, et si un *Avis* était donné au public pour que la recette de la correspondance entre la France et l'Angleterre se fît tout en France et rien en Angleterre, les correspondants entre les deux pays y gagneraient bien incontestablement ces 30 0[0, et il est probable que l'administration des postes française n'y perdrait pas (1) ; mais je te laisse à juger, mon enfant, lorsque nous sommes ainsi exploités sous les yeux de l'administration centrale, combien nous devons être taillés à merci quand nos lettres passent par le double service anglais et américain. C'est une ruine, et sans doute il faut commencer par avoir fait fortune sur les placers pour pouvoir écrire aux amis. Cela explique parfaitement pourquoi on attend quelquefois si long-temps de leurs nouvelles. . . . .

» Je t'embrasse tendrement, ainsi que notre bonne Anaïs et mon beau-frère Gustave. »

---

(1) Rien n'est changé à cet état de choses, qui est inexplicable, et dont nous voudrions bien voir la presse et l'Assemblée s'occuper avant l'ouverture de l'exposition de Londres (31 mars 1850).

Dimanche, 20 juillet, à bord du *Severn*,
et je ne sais sous quelle latitude.

« Comme nous sommes déjà loin l'un de l'autre, mon bien cher mari ! quelles masses d'eau entre nous deux, depuis trois jours seulement ! On vient de me dire que nous touchions à Madère ; je prépare donc ma lettre, que tu recevras dans vingt jours. J'ai été bien malade en te quittant ; je n'aurais jamais cru éprouver un coup si terrible que celui dont j'ai été frappée quand je n'ai plus vu le rivage où je te laissais ; j'ai cru mourir sur place, et ma souffrance était devenue si horrible, qu'il me semblait qu'on me tenaillait le cœur pour l'arracher.

» Il était trois heures quand on leva l'ancre. Je fus me coucher à cinq heures ; je ne voyais plus personne, tant mes yeux étaient gonflés par les larmes ; j'eus le bonheur de m'endormir jusqu'au lendemain sept heures. Quelle longue et bonne nuit, pendant laquelle j'oubliai mes malheurs ! mais, en rouvrant les yeux, le réveil eut quelque chose de poignant ; ton souvenir fut une première sensation qui me traversa le cœur comme une pointe d'acier : la raison seule commence à me consoler un peu.

» Je me suis toujours très bien portée, et je conserve assez de fermeté pour m'étourdir et oublier parfois les abîmes sur lesquels je vogue entassant vagues sur vagues entre moi et tout ce que j'aime. Notre grand bateau est des plus confortables. Tu as vu, par toi-même, la bonne petite chambre que j'occupe seule. Nous ne sommes pas un grand nombre de passagers. Le temps est délicieux jour et nuit. Tous les soirs, malgré le bruit de notre machine, nous apercevons de gros poissons, sautant hors de l'eau comme s'ils étaient payés pour nous amuser. Samedi, les dernières terres européennes ont disparu, et les côtes du Portugal confondues avec les nuages, ont reçu nos adieux au vieux monde. Nous croisons beaucoup de bateaux anglais ; à chaque rencontre, on hisse le

pavillon des léopards, et alors, sur tribord et babord, ce sont des hourras patriotiques, imitation de cris sauvages, capables de troubler tout l'empire maritime, si l'accent anglais ne lui était si familier et si honorablement connu. »

Mardi, 22 juillet.

« J'en étais là, lorsqu'un petit coup de vent est venu m'arracher la plume et me forcer de remettre à un autre quart d'heure les récits de mon Odyssée. Cette offense était peu de chose; mais d'Éole l'*enfant terrible* s'est permis, en outre, de briser un mât après en avoir enlevé toute la voilure. Depuis ce moment, nous avons beaucoup de mer, et il est presqu'impossible d'écrire. J'ai éprouvé un grand malaise qui se dissipe par l'habitude; je suis aujourd'hui tout-à-fait bien. Fais assurer, mon ami, ma personne et mes marchandises. Il paraît que nous passerons les Antilles au moment des ouragans; mais compte sur ma chance, et n'aie pas de crainte pour moi, qui ai la si profonde conviction des beaux jours que nous avons encore à passer ensemble. Nous vivrons alors à notre tour en *égoïstes*, et dans le cercle borné de nos vieux amis, qui ne se rétrécit que trop, hélas! tous les jours!

» M. D. a rencontré L., la veille de son départ. Le premier lui ayant dit que je partais sans toi, L. lui répondit : « Il n'y a rien là d'extraordinaire, elle précède son mari de » quelques mois; on vient de lui assurer l'agence consulaire » du Sacramento. » Son ton dénotait une très mauvaise humeur; oh! les vilaines gens!

» Je crains que tu ne puisses me lire. La mer est encore si forte, que je me promène de long en large avec la table et la chaise.

» On crie : « *Terre! Madère!* » Vite! vite! la cire... le cachet... mes plus tendres baisers... le sac du courrier s'ouvre et engloutit tout. Ah! voilà mon heureuse lettre déjà plus près de toi que de moi. Adieu! adieu! »

Samedi, 26 juillet 1850, près du tropique.

« Nous avons quitté Madère, mercredi à deux heures ; c'est à quatre heures du matin que nous l'avions abordé. Fais-moi le plaisir d'aller chercher querelle à l'agent de la compagnie : il nous a indignement trompés. Nous arrêterons dans plus de vingt endroits : la Barbade, la Jamaïque, St-Thomas, Porto-Rico, Cartagène, et bien d'autres lieux dont je ne me rappelle pas les noms ; enfin, nous n'arriverons pas à Chagres avant le 25 août : juge de mon désappointement. Je prépare cette lettre pour la jeter à la poste de Barbados, où nous serons bientôt. Nous sommes très fort ballottés ; le capitaine appelle cela *une légère émotion*. Je n'ai pas le mal de mer ; mais je ne me trouve pas aussi bien qu'à *Brompton-Square ;* d'abord, je ne mange rien, et cette abstinence dure depuis que je suis embarquée ; il m'est impossible d'avaler autre chose qu'un peu de soupe et des fruits cuits. Que tu aurais de chagrin, si tu voyais ta pauvre femme si maigrie ! mais, quand l'appétit reviendra, je te promets de me rattraper vite. »

31 Juillet, près la ligne.

« Quelle chaleur ! je suis tout à-fait bien. Cette haute température, qui accable les autres, m'a remise. Je mange passablement depuis deux jours. Nous arriverons dimanche matin à la Barbade, et nous y resterons quatre jours ; c'est dans ce pays de noirs que, sans calembourg, nous devons nous faire blanchir. La société du *Severn* est charmante, à très peu d'exceptions près. Jusqu'ici, je n'ai éprouvé d'autre ennui que de ne pas être avec toi et d'arriver dix jours plus tard que je n'avais pensé. Nous sommes une douzaine de voyageurs pour San-Francisco, et je suis la seule femme et ayant des marchandises. J'espère que la première de ces qualités me donnera de la facilité pour aller, et puis mon étoile ! Nous avons le plus beau temps du monde, et la mer, dans ces

contrées, est quelque chose de magique ; le soir, surtout, il semble que nous naviguons dans un brasier d'étincelles, et ce grand bateau fend l'onde d'une manière à la fois si légère et si majestueuse, qu'on peut douter si ce n'est pas dans l'air que l'on voyage. Je défie les âmes les plus blasées de ne pas être émues à un si magnifique spectacle.

» Tous les dimanches, le capitaine fait dresser une chapelle sur le pont, et tout le monde se réunit pour assister au service, c'est-à-dire aux prières que lit le capitaine. C'est étonnant comme la mer est favorable aux sentiments religieux, surtout la grosse mer! Il doit être aussi rare de rencontrer un marin athée que de découvrir un joueur d'échecs sans excès d'amour-propre. Qu'en dis-tu? »

5 Août.

« Nous voici en face de la Barbade. Je descends pour me baigner ; ce n'est pas de luxe. Nous serons le 14 à la Jamaïque. Tu pensais, mon bon ami, que je serais le 15 août, jour de ma fête, à Chagres : quel mécompte! Je ne te dirai rien de plus sur notre société ; les moins agréables sont les Français ; mais c'est après le passage de l'isthme que je serai plus à même de les juger. Je suis bien portante, très bien ; n'aie pas d'inquiétude : cela continuera ainsi jusqu'à San-Francisco. Le capitaine dit qu'il vaut mieux garder nos lettres pour Saint-Thomas, d'où elles arriveront plus tôt à Londres. »

Barbados, le 7 août.

« Ouf! nous voici dans le climat le plus chaud que j'aie encore senti. Quel air brûlant! Depuis Madère, nous avons eu à peu près constamment la même température. Juge si nous avons dû souffrir : treize jours sous le soleil du tropique sans une goutte de pluie, sans un nuage, et pas même l'espoir d'un grain! Condamnés à perpétuité au beau temps. Nous sommes arrivés ici à dix heures du matin, lundi 5, et dans quel état! Hommes, femmes et enfants, nous avions l'air, en débarquant, d'une procession de galeux. Depuis que nous sommes

ici, je ne sors pas du bain, et la *poussée* a presque disparu. Je lutte avec succès, mais je suis obligée de prendre le plus grand soin de mes *petites entrailles*. La moindre chose les dérange, et ici il ne faut pas plaisanter sur ce chapitre. Aussi, comme Tantale, je vis devant les plus beaux fruits, sans oser y toucher. L'antiquité a bien raison : c'est plus qu'une privation, c'est un supplice.

» Vendredi dernier, 2 août 1850, à midi un quart, ta femme reçut le *baptême du tropique ;* c'est absolument comme dans notre gravure de Biard. Le capitaine fit suivre cette bouffonne cérémonie d'une fête superbe. L'état-major du *Severn* a figuré une représentation théâtrale dans la salle à manger qui est immense ; et vraiment, pendant quelques heures, j'ai tout-à-fait oublié la *plaine liquide*, tant j'ai ri, tant je me suis amusée. Je n'ai jamais vu mieux jouer les scènes burlesques.

» Pendant que je t'écris, les bêtes me mangent. Si tu voyais mes bras et mes mains, tu ne voudrais jamais croire que je ne souffre pas ; c'est pourtant la vérité ; mais j'ai trouvé un remède, et je te le conseille, à toi qui est si sensible aux piqûres de ces vilains moustiques : je ne me gratte jamais. Il faut d'abord une volonté bien ferme ; mais on finit par en prendre l'habitude, et cela réussit merveilleusement. Nous restons ici quatre grands jours. On repartira le 9, vendredi, pour Saint-Thomas. Ce bateau est une vraie malle-poste pour toutes les îles et la côte. Si je tenais l'agent qui nous a trompés sur les époques d'arrivée, il passerait un mauvais quart d'heure. Ici c'est la saison des pluies, et il paraît qu'à Chagres c'est la même chose. Notre arche nous y débarquera au plus fort du déluge. Je ne cherche pas à m'en inquiéter d'avance. Comment mon ange gardien, fidèle jusqu'alors, oserait-il m'abandonner au moment le plus grave ? Le capitaine dit lui-même que, depuis huit ans qu'il fait ces traversées, il n'a jamais vu un si beau temps, surtout au mois d'août. Il paraît que les orages ici sont quelque chose d'horrible. Trois

semaines à peine sont écoulées depuis qu'à cette même place où nous sommes ancrés, deux bateaux se sont brisés l'un contre l'autre; tout le monde a été sauvé. Les débris flottent encore sur la côte. La petite colonie a ressenti un tremblement de terre assez fort pour que les habitants du pays frémissent encore de terreur au souvenir de ce dernier ouragan.

» Mais que le ciel de ces contrées est beau! Je comprends à présent le *lazaronisme;* moi aussi, je finirais par vivre le nez toujours en l'air dans la contemplation des beautés du firmament. Les étoiles, le soleil, tout paraît plus brillant et plus rapproché.

» La France, que j'ai quittée depuis vingt-quatre jours seulement, me semble perdue dans la nuit des temps, tellement les pays et les peuples que j'ai sous les yeux sont différents des Européens. C'est à cette terre embrâsée que j'attribue mes si vives émotions.

» Je ne vois que faces noires, et j'ai peine à me persuader que ce soit vraiment pour ces vilains êtres que les têtes philanthropiques d'Europe se sont tant échauffées. Je ne sais comment ils se tiennent dans nos colonies, mais ici ils marchent fièrement et la tête haute, comme si la terre n'était pas digne de les porter. Ils ont presque toujours des rotins dans les mains, que j'aimerais bien mieux leur voir appliqués sur le dos. Je suis juste néanmoins : ce ne sont pas les nègres d'ici qui le méritent le plus, car ils sont restés au travail; mais l'horreur instinctive est plus forte chez moi que la raison, et quoique je sache que mon cher mari ne partage pas mes préventions. Je déclare franchement qu'il y a deux choses au monde dont je suis parfaitement innocente : la liberté de ces singes habillés et la République française. Tombons d'accord sur tout le reste, mais je fais mes réserves expresses sur ces deux rêveries du vieux libéralisme-Lafayette.

» La Barbade est une très riche colonie anglaise, qui a fait cette année cinq mille barriques de sucre de plus que du

temps de l'esclavage. Sa population, déjà surabondante, s'est accrue, et met le nègre dans l'obligation de travailler pour vivre. Aussi a-t-elle pu résister à l'émancipation. Cet exemple est la vraie solution de l'affranchissement de la race africaine dans les colonies d'Amérique, et non pas dans toutes les rames de papier que vous avez barbouillées sur la question. Si le besoin ne contraint pas le nègre au travail, vous perdez le temps à lui prêcher vos beaux sentiments religieux et philanthropiques. Ne me dispute plus là-dessus.

» Nous avons été visiter les habitations les plus proches et les plus belles, entre autres une sucrerie de trois cents nègres. Cette visite de sucrerie me fit faire un triste retour sur nos amis de Cayenne. Je ne vois pas une canne à sucre sans penser à M. Favard, à tant de revers de fortune! Ah! certes, il est plus fort et plus philosophe que nous d'avoir dit adieu à la société, dont il était un des hommes les plus aimables, pour se retirer au milieu de ses peaux noires affranchies!

» 10 Août. — Voilà que nous partons.»

Saint-Thomas, 11 août.

« Nous sommes déjà arrivés. J'ai trouvé ici un grand amateur d'échecs, M. Cairry. Ton nom m'a valu un accueil des plus gracieux de lui et de sa femme, qui est charmante et très instruite; elle parle quatre langues. Je me suis beaucoup amusée dans leur société. Les échecs, pour lesquels vous dérobez tant d'heures à vos femmes, et qui m'ont si souvent fait pester, m'ont donc procuré, indirectement, quelques moments agréables? C'est la première fois, et certes cette compensation m'était bien due.... au moins dans l'autre monde. Mânes de Palamède, réparation!

» En passant, nous avons aperçu la Martinique, la Guadeloupe, Sainte-Lucie. Adieu; en voici bien long et que je suis déjà loin! Parle-moi des personnes qui nous sont chères, et ne m'oublie pas auprès du si petit nombre pour qui on n'est jamais *loin des yeux, loin du cœur.* »

Panama, le 5 octobre 1850 (1).

« Tu seras bien surpris quand tu sauras que ta pauvre femme est ici depuis un mois et six jours ; mais enfin je repars demain pour San-Francisco sur le bateau *the Republic.* C'est un bon navire à vapeur américain. Je suis très impatiente de quitter ce pays-ci, où j'ai été dans la nécessité de réaliser un tour de force pour le transport de mes marchandises, qui n'étaient pas subdivisées en assez petits colis ; leurs poids et dimensions les empêchaient de passer par ce trou d'aiguille qu'on appelle l'isthme de Panama. Il a fallu tout déballer, et quand je n'ai pas pu avoir de nouvelles caisses, c'est dans des sacs qu'elles me sont arrivées ; juge dans quel état et quels frais ! C'est grâce encore au bon curé de Crucès que je suis parvenue à me tirer d'affaire. Sans ce respectable homme, j'aurais été obligée de rebrousser chemin, et quand on est parvenu une fois à traverser de pareilles routes, on n'est pas tenté de si vite recommencer. Tu le verras plus tard toi-même. Je te supplie de porter à ce digne curé une caisse de cognac ou toute autre chose d'Europe. Il y aurait de l'ingratitude à oublier cette seconde providence sans laquelle je n'aurais pas encore mes bagages, et avec 2,000 francs je n'en eusse pas été quitte de Crucès à Panama. Deux Français, établis à Panama, MM. Breton et Castrat, s'en sont mêlés, et ont écrit lettres sur lettres. De vieux amis de la famille n'auraient pas mis plus de zèle et d'empressement. C'est une

(1) Le *Journal des Débats* a publié cette lettre dans son numéro du 4 janvier 1850, en la faisant précéder des lignes suivantes :

« On nous communique une lettre d'une intrépide et spirituelle » Parisienne qui, allant tenter la fortune en Californie, a voulu » s'y rendre par la route la plus courte, l'isthme de Panama. Les » fatigues, les embarras, les difficultés qu'elle y a rencontrés, les » conseils qu'elle donne par expérience à son mari, sont un enseignement précieux pour tous ceux qui songent aujourd'hui à » prendre la même route, et, pour les autres, ce sera une lecture » curieuse et amusante, grâce à l'esprit, à la bonne humeur, aux » détails piquants qui fourmillent dans la lettre de Mme ***. »

exception à tous nos autres compatriotes. Je t'ai déjà dit que ceux dont j'avais le moins à me louer en général étaient des Français. Les Espagnols, les Américains, et surtout les Anglais, sont pleins d'égards et de respect pour les femmes. Nos chers concitoyens, au contraire, sont, pour la plupart, gens de peu de respectabilité. J'ai regret à le dire ; mais ils manquent de tenue, font les importants, les gentils et les galants.

» J'en ai fait la triste expérience à bord du paquebot.

» Les autres passagers, que je ne connaissais pourtant ni d'Eve ni d'Adam, ont été parfaits à tous égards. J'ai pris de l'argent au consulat pour ne pas être à court ; car nos prévisions ont été dépassées de beaucoup : au lieu de 4 à 5,000 francs, il m'en coûtera 6,000 de Paris à San-Francisco, à cause des déballages et des retards. Tout est ici au poids de l'or, et les natifs exploitent judaïquement les circonstances. Mes compagnons de voyage, qui n'avaient que de petites malles et des sacs de nuit, sont déjà rembarqués. Mes marchandises (et j'étais la seule qui en eût) m'ont placée à l'arrière-garde. Evite mon école : ne prends que des bagages de petite dimension, ou tu te trouveras dans les inextricables embarras que j'ai subis.

» Je vais maintenant te donner les détails de mon voyage de Chagres à Panama. En quittant Saint-Thomas, d'où je t'écrivis, nous touchâmes à la Jamaïque, Porto-Rico, Carthagène, et enfin nous débarquâmes à Chagres le 20 août, après trente-quatre jours de mer. Aujourd'hui que le bateau ne fait plus le circuit des grandes et petites Antilles et vient directement de Saint-Thomas à Chagres, il faut dix jours de moins. Autant de gagné pour les lettres et les voyageurs de la Californie. Aussi dit-on que le nombre des passagers par l'isthme tend à augmenter chaque jour. Les paquebots arrivent au grand complet.

» Nous débarquâmes sur cette triste plage par un temps assez passable, et notre premier soin fut de nous procurer une embarcation pour remonter la rivière des Caïmans. Le lendemain, au lever de l'aurore, nous montâmes au nombre

de onze passagers avec tous leurs bagages, dans une espèce de chaloupe, exposés à toutes les intempéries de ce climat changeant. Nous avions acheté quelques provisions d'un prix excessif, vu leur médiocre qualité. Mes petites caisses de *claret* étaient la meilleure de nos ressources. La même barque nous servit quarante-huit heures seulement (1). Nous arrêtâmes la première nuit à une espèce d'auberge construite en planches fort mal jointes, où nous étions tout juste un peu plus à l'abri que sur la rivière: Le lendemain soir il fallut débarquer avec toutes les marchandises pour changer de barque. Nous étions un peu au-dessus de l'affluent du Cano-Quibrado, et la rivière de Chagres n'avait plus assez d'eau pour le tirant de notre première embarcation. C'est en pirogues indiennes que s'acheva notre navigation. Cinq de ces légères embarcations creusées dans le tronc des arbres gigantesques de ces contrées, se distribuèrent la petite caravane, et vingt-quatre heures après nous touchions à Gorgona et de là à Crucès, où les pluies nous forçaient de passer. Ce n'est que dans la saison sèche que l'on peut aller en droiture de Gorgona à Panama par un chemin un peu plus long, il est vrai, mais beaucoup moins accidenté. Cette navigation de trois à quatre jours doit être bien moins désagréable l'été, quoiqu'on ait l'inconvénient de manquer d'eau. Nous en avions, nous, suffisamment sous les pieds, mais beaucoup trop sur les épaules. On ne peut se figurer ce que sont les averses de ce pays; ce sont de vrais déluges. Il n'y a pas de parapluies ni de manteaux imperméables qui puissent préserver de leur atteinte. La végétation

(1) D'après les récentes nouvelles arrivées de l'Isthme, la rivière de Chagres, près Dos Hermanos, vient d'être le théâtre d'un horrible évènement. Une compagnie de douze voyageurs a été égorgée, pendant son sommeil, par les quatre nègres qui conduisaient la barque. Trois de ces assassins ont été arrêtés; et les victimes, parmi lesquelles un seul Français, Honoré Landry, de Paris, ont été ensevelies au milieu de l'émotion générale. Le pillage de ces infortunés voyageurs a été la cause de cette épouvantable boucherie.

dont le sol est couvert ne permettant pas au soleil de sécher la terre, il s'en élève continuellement d'épaisses vapeurs qui retombent en pluies abondantes, après lesquelles le soleil reparaît plus ardent ; un instant après surviennent de nouveau de subites ondées, sans que tous ces changements si rapides en amènent aucun dans l'intensité de la chaleur. Ces déluges, qui semblent capables de tout submerger, sont accompagnés de tonnerre et d'éclairs d'un fracas si terrible, qu'il est difficile de ne pas s'en effrayer. Tant que dure l'orage, le reste de la nature est complètement muet : la parole ne revient qu'à la fin du cataclysme; mais on est alors assourdi des cris perçants des singes, des hurlements des animaux féroces et du chant de tous les différents oiseaux. C'est un appel général entre les diverses familles, comme pour s'assurer qu'elles n'ont pas eu de pertes à déplorer pendant la tourmente.

» N'étaient les incommodités personnelles qu'on éprouve, les inquiétudes pour préserver les bagages des dégâts ou des voleurs, et celles qui vous assiégent pour savoir comment on passera la nuit, on serait sous un éblouissement perpétuel devant toutes les magnificences de la nature. La végétation y déploie des richesses inimaginables en fleurs, en fruits, en couleurs et en parfums. Ainsi on glisse en pagayant sur une eau limpide et transparente remplie de poissons de toutes les espèces. On pourrait les hisser facilement à bord, car on les touche avec la main; mais on a bien d'autres choses à faire et à admirer. L'ornithologie y est aussi brillante qu'à Cayenne, et j'ai reconnu presque tous les oiseaux que tu as rapportés empaillés de cette colonie. Les singes, que les Caraïbes mangent, dit-on, avec autant de plaisir que les paons et les faisans, se tenant jusqu'à sept ou huit par la queue, traversent la rivière en amont et en aval, comme s'ils avaient des ailes. Ils vous accompagnent en répétant les mille gambades de leur palais du Jardin-des-Plantes.

» Les deux rives sont bordées de haies au feuillage toujours vert, souvent impénétrables même à l'œil, et on glisse parfois

sous un dôme que forme l'entrelacement des lianes chargées de fleurs rouges, blanches, jaunes, des plus odoriférantes. Au travers de ce printemps perpétuel, comparable à celui de l'île de Calypso, on est parfois privé quelques minutes (et on ne s'en plaint pas) des rayons du soleil, et le ciel bleu de ces climats disparaît sous les rideaux de feuilles et de fleurs. L'air est embaumé et retentit du bruissement continu des insectes et des oiseaux, concert divin et harmonieux auquel on serait plus sensible sans les piqûres de moustiques et sans la crainte d'en éprouver de plus cruelles dans l'herbe; c'est bien là qu'il est *plus dangereux de glisser sur le gazon que sur la glace*, vu la quantité de reptiles venimeux qui l'habitent, surtout le long des rivières. Les crocodiles, dont la rivière de Chagres est remplie, font, dit-on, plus de peur que de mal. Mais je ne m'y serais pas fiée, connaissant les *remords de crocodiles*, et ayant été élevée dans la crainte de Dieu et des *grosses mâchoires*. Les luttes continuelles qu'il faut soutenir dans ces régions pour défendre sa personne vous absorbent, et c'est plus en souvenirs qu'en actualité qu'on jouit du *spectacle extraordinaire et incomparable* qu'on a eu sous les yeux. Assailli de peur, accablé de fatigue, on est encore certain de ne pas trouver au terme de la journée *un bon souper et surtout un bon lit;* car l'un et l'autre y sont parfaitement à l'état de mythe. Arrivés à Crucès, nous achevions le voyage par eau.

» Maintenant, aux montagnes et à tout ce qui s'ensuit: ravins et précipices. Quand je t'écrivais de Louèche en Valais, l'année dernière, et que je te contais nos émotions à travers les Hautes-Alpes pour gagner l'Oberland par le pic de la Guémi, j'étais loin de penser qu'un an plus tard ce serait sur un chaînon des Cordilières que, moi, chétive créature, sur les traces de La Condamine et de M. de Humboldt, j'aurais à recommencer ces périlleuses ascensions. C'est bien autre chose, en vérité. Nous sommes également perchés sur des mules, mais quelle différence de pays et de climat!

» Notre caravane se composait de seize quadrupèdes et d'autant de guides aux teints variés. Le temps était assez

beau ; mais comme il était tombé beaucoup d'eau les jours précédents, la route était un vrai cloaque, et même sur le sommet des montagnes nos bêtes enfonçaient jusqu'au jarret. Le roc qu'on gravit est recouvert d'une couche épaisse d'argile; les infiltrations qui descendent du sommet de la montagne y ont creusé des ravins. On marche en frémissant dans ces crevasses remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Juge comme on doit aller vite, et avec cela que, marchant processionnellement, à la *queue-leu-leu*, on est arrêté tout court, si sur cette chaîne de pèlerins un seul éprouve un accident, et l'on n'est pas une demi-heure sans que le cas ne se présente. Ma mule s'est abattue deux fois. J'en ai été quitte pour une écorchure au genou et mes vêtements salis et déchirés. Encore, fort judicieusement, j'avais préféré enfourcher à la façon de Jeanne-d'Arc plutôt que d'accepter une vieille selle anglaise dont les sangles me paraissaient pourries, et dont les cornes étaient disloquées. Il n'y avait que moi de femme, et jamais je n'eusse pu arriver saine et sauve sur une pareille selle; bien m'a pris de ne pas faire la bégueule. La route est à présent mieux battue; mais si, pendant quinze jours, il y avait complète solution de continuité de voyageurs, cette végétation reprendrait tous ses droits et se rétablirait de son chef dans son printemps perpétuel, sur le pied de forêt vierge, impénétrable par ses lianes entrelacées et par la hauteur des herbes, qui semblent frémir dans leur impatience d'effacer les pas audacieux de l'espèce humaine.

» Une courte journée suffit pour atteindre Panama, et encore s'arrête-t-on deux ou trois fois, dans ce parcours de sept lieues, pour prendre quelques rafraîchissements sous de vraies huttes de chevriers, décorées du titre pompeux d'*Hôtel des Princes et des Ambassadeurs*, et qui n'en ont que la cherté excessive de la carte.

» A Panama, il y a confusion. On voit que c'est une triste et vieille ville que les évènements viennent de relever et de rajeunir, mais enfin on n'est plus au milieu des bois; la civi-

lisation reparaît avec ses vices et ses vertus. J'y ai trouvé un lit passable et une moustiquière sous laquelle j'ai oublié un peu six jours d'inquiétudes, de souffrances et de grandes fatigues. C'est de Crucès à Panama qu'on disait que devait être livré un chemin de fer l'été prochain. Ils travailleront donc bien vite, car je n'ai aperçu aucune trace de travaux commencés, et l'on craint beaucoup, dans ce pays-ci, que les Anglo-Américains ne donnent la préférence, pour faire la coupure, à Nicaragua et à la rivière Saint-Juan, cent lieues plus au Nord.

» Mais, dans toutes mes tribulations, je suis encore bien heureuse : je n'ai pas eu une heure de maladie, et c'est extraordinaire dans un pays malsain où l'on meurt si vite du choléra, de la dysenterie ou de la fièvre. Les pauvres Français, surtout, disparaissent avec une rapidité effrayante. Je viens de voir mourir M. L. P... dans deux heures et un quart. A trois heures il buvait gaiement la goutte avec ses amis, et le soir il était enterré. Je n'ai rien vu de plus effrayant. Ce passage de vie à trépas est quelquefois aussi soudain que ce que nous voyions à Paris dans nos déplorables journées de barricades.

» Sois bien tranquille pour ta femme : elle a passé depuis six semaines au travers du *vomito* et du choléra ; mais je prends de grandes précautions, et je ne vis que de privations, mangeant tout juste pour vivre. Je t'ai déjà dit que je ne veux pas être malade ; je n'en ai pas le temps, souhaitant mener ma mission à bonne fin. Sans la santé, on ne peut rien faire dans de pareils pays. Je me regarde ici comme dans un faubourg de la Californie. En ce moment, il y a à Panama autant de gens qui en reviennent que de ceux qui y vont. Ce sont les revenants (dont je n'ai pas peur) que je recherche de préférence ; mais leurs dires sont tous contradictoires, et c'est décidément d'après la pesanteur de leur valise qu'ils parlent du pays. Il faut donc voir et toucher soi-même. Avant un mois je verrai, je toucherai, j'apprendrai et tu sauras.

» Ce climat chaud, meurtrier pour tant d'autres, me convient parfaitement, et je voudrais que San-Francisco eût la

même température. On dit qu'il y fait souvent froid, et c'est ce que je redoute. Les moustiques perdent décidément leur temps à me piquer : je n'y fais plus la moindre attention.

» Le consul français de Panama est M. Léon Lecomte et non pas M. le comte Léon. Ne viens pas dire que :

> Il ne t'importe guère,
> Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.

Car, par cette inversion, non-seulement tu fais confusion, mais (ce qui est plus grave!) tu manques, citoyen, à la Constitution démocratique...... et pas encore sociale. Rassure-toi, pourtant, je t'absous d'un pareil crime et je ne te dénoncerai pas. Je n'ai eu qu'à me louer de cet agent de la République. Il est serviable et excellent pour ses compatriotes. La considération dont il jouit au milieu des coquins de ce pays-ci, tient principalement à l'énergie qu'il a montrée dans des circonstances périlleuses; mais je le trouve aussi bien courageux, avec la fortune qu'on lui donne en France, de consentir à habiter ce *Tombeau des Européans*, où la mort est sans cesse affrontée sans le prestige du champ de bataille.

» J'ai reçu tes lettres nos 3 et 4, grâce au consul anglais. Il a eu la bonté de les arrêter au passage. Rien n'embarrasse ces dominateurs du globe. Ils savent s'affranchir de toutes les routines, et s'attachent aussi bien à l'esprit qu'à la lettre. Il a fait défaire les paquets de la Californie, et j'ai ainsi reçu de tes chères nouvelles. Je ne veux faire, hélas! aucune comparaison blessante et anti-nationale, mais avec des agents moins intelligents et moins officieux, je n'aurais ouvert ces lettres qu'à San-Francisco. Tu peux penser combien j'ai béni la main qui m'a rendu si heureuse. C'est à ces nouvelles que j'ai dû quelques consolations pendant un si long séjour forcé à Panama.

» Voici pour ton itinéraire : tu arriveras à Chagres dans l'été; tu n'auras donc pas besoin, comme moi, d'aller jusqu'à Crucès : économie de temps et d'argent. Tu resteras à la

Gorgone. Là, tu ne t'occuperas que de tes bagages et *tu les feras partir devant toi*. Quand tu auras bien vu tes effets en route, alors tu t'y mettras de nouveau toi-même, mais surtout ne les devance pas. Tu ne peux te faire une idée de tous les tourments que les bagages donnent aux voyageurs. Il y en a beaucoup qui en ont bien moins que moi, et qui sont obligés d'attendre plusieurs semaines pour les faire passer. Je parle de ceux qui ne veulent rien laisser derrière eux, car passer de sa personne n'est rien en comparaison des marchandises. Ensuite tu n'auras pas besoin de marcher immédiatement à la queue de tes malles; cela est d'autant moins nécessaire, que la personne qui s'en charge en répond, et qu'il est rare que l'on vole dans les bois. A l'inverse des autres pays, ils sont plus sûrs que les villes. Ainsi, à Panama, il n'y a ni police, ni justice. On vole au nez et à la barbe des gens, sur eux comme chez eux. On vole partout, et on assassine aussi sans se gêner. Il ne se passe pas de semaine que l'on ne trouve des gens tués et dépouillés dans les rues et sur les places publiques. Si la victime est reconnue par quelqu'un, on va chercher son consul, qui dresse l'acte mortuaire. Sinon, on la porte en terre, et tout est dit. Mais il faut avouer que ce ne sont pas seulement les étrangers qu'on assassine, les natifs se tuent très bien entre eux. En un mot, je suis dans un vrai coupe-gorge. Aussi est-il beau de voir les Américains qui passent ici. Ils sont armés jusqu'aux dents comme les brigands des mélodrames. Ils ont l'air d'aller en guerre. Fais comme eux quand tu viendras : fusil en bandoulière, pistolet au poing, poignard à la ceinture; c'est le moins que tu puisse te permettre. Pour moi, j'ai été bien heureuse et couverte par la divine Providence : personne n'a voulu m'assassiner, et je n'ai rien perdu, pas même un mouchoir de poche, ce qui m'arrivait si fréquemment à Paris. La faiblesse est une force quand elle inspire de l'intérêt. Notre sexe est ici sous une protection particulière.

» J'ai logé tout le temps à l'*Hôtel de la Louisiane*, tenu par

des Français C'est peut-être le seul hôtel de Panama où l'on n'ait pas volé, et où on jouisse d'un peu de sûreté. Tu y descendras. J'y ai été parfaitement soignée et je te recommande ces braves gens.

» Je ne te parle pas du commerce des perles, dont j'ai été visiter les pêcheries aux îles voisines; il soutenait seul ce pays-ci depuis que l'or et l'argent du Pérou ne le traversaient plus pour aller à Porto-Bello attendre les galions de l'Espagne. On pêche toujours des perles fines, mais c'est misérable d'exploitation, quoiqu'on les vende fort cher. Le transit pour la Californie absorbe tout et a momentanément rendu la vie à Panama. La question d'avenir est entièrement pour cette ville, dans la solution de la coupure. J'ai vu avec plaisir qu'on aimait ici le président de notre République, et que, dans le nouveau comme dans le vieux continent, l'Iliade napoléonnienne *vit jeune encor de gloire et d'immortalité*. Quoique loin de la Colonne, on peut donc, *encore et toujours*, *être fier d'être Frrançais*. Quand la clémence de Louis-Philippe porta en Amérique Louis-Napoléon, le prince y mit son séjour à profit; il visita les lieux pour la jonction des deux Océans, et, de retour à Londres, déposa son travail à la société des ingénieurs civils. On espère donc que, placé depuis à la tête des intérêts français, il n'abandonnera pas entièrement aux Anglais et aux Américains la gloire et le profit de ce partage pacifique du monde. »

(1) Océan Pacifique, à bord *the Republic*,
30 octobre 1850.

« Je ne sais si cette lettre te trouvera encore à Paris. Je ne le crois pas, et cependant, à tout hasard, je te dois de mes

---

(1) Ces deux lettres ont également été publiées dans le *Journal des Débats*, dans son numéro du 30 janvier, avec cette note :

« Nous avons déjà publié une première lettre d'une spirituelle » et courageuse Parisienne qui est allée tenter la fortune en Ca-

nouvelles. J'espère en trouver de toi à San-Francisco. Nous passons le goulet ; notre bateau entre dans la baie; tout change d'aspect, et nous sommes en face du plus magnifique spectacle : un cirque de montagnes couvertes de la plus éblouissante verdure, encadre mille vaisseaux à l'ancre. Nous débarquerons demain matin.

» Ainsi que te l'annonçait ma lettre de Panama du 5 octobre, nous sommes partis le lendemain. Depuis plusieurs jours il ventait trop frais, mais l'on ne croyait pourtant qu'à un soupçon d'ouragan. A peine avions-nous quitté le mouillage de l'île de Taboga, que nous tombions en plein au milieu de la bourrasque. Ah ! nous avons tous cru à la fin de *la République* (c'est du navire que je parle). Les mâts et les machines ont été tellement avariés qu'il a fallu relâcher deux fois sur la côte du golfe pour faire des réparations. Nous n'avons rien gagné à nous être trop hâtés de partir. Ces marins américains ont le diable au corps; ils sont habiles navigateurs, sans doute, mais beaucoup trop imprudents. Ils ne regardent pas à deux fois pour jouer avec votre vie, et ils ont failli me noyer. Comme Louis XI à Péronne, j'ai passé *trois de ces jours qu'avec peine on pardonne*. Aussi je ne monte plus sur les nacelles de ces casse-cous sans une forte prime d'assurance. Notre coup de vent a été infiniment trop prolongé. Pas de cuisine, pas de couvert possible pendant une semaine. Le pain en était devenu plus dur que le biscuit, et il fallait tout manger froid, comme dans vos banquets patriotiques qui portaient dans leurs flancs de si belles réformes. Mon seul régal a été pendant trois jours un vrai repas de perroquet : du pain dans de l'eau rougie.

» lifornie et que nous avons laissée à Panama, attendant le dé-
» part du paquebot américain *the Republic* pour San-Francisco.
» Voici deux nouvelles lettres qui racontent le voyage et le dé-
» barquement de l'intrépide voyageuse ; elles ne sont pas moins
» intéressantes que la première. »

» A chaque coup de lame, nous croyions toucher au terme de nos souffrances, surtout la nuit, encore plus effrayante dans cet océan qu'on ose appeler *Pacifique*. « Ramenez-moi bien vite dans l'autre océan, » aurais-je dit volontiers à ses malencontreux parrains. Nous étions tous couchés, vu l'impossibilité de nous tenir debout. Les matelots, obligés de s'amarrer sur le pont pour ne pas être emportés à la mer, me rappelaient le sage Ulysse en garde contre le chant des sirènes. C'est en vain qu'on chercherait à dissimuler son effroi dans une semblable position. On ne vit plus que sous deux pensées : une pour Dieu, surexcitée chez la créature par l'amour de la conservation, et l'autre à ceux qu'on aime et à qui l'on dit un adieu éternel. Les matelots américains, dans la ferveur de leurs prières, n'étaient pas du tout rassurants. Tout hérétiques qu'ils soient, je ne jurerais point qu'ils ne se sont pas joints à toutes mes invocations à nos saints. Pendant sept jours, nous n'avons fait que prier et jeûner. Quelle semaine sainte ! Je me surprenais à regretter jusqu'aux déluges de la rivière des Caïmans et les trébuchades de ma mule sur les Cordilières.

» Pourrai-je jamais oublier la nuit du 11 au 12 octobre ? Ballotté depuis cinq jours, le navire était tout désemparé ; les vagues tombaient sur le pont à le défoncer ; le vent redoublait de fureur pour nous jeter à la côte ; les machines ne fonctionnaient plus : impossible de gouverner, tout à la grâce de Dieu ! Ma pauvre tête participe du chaos dans lequel je tourbillonne. Elle s'égare : je ne sais plus où je suis. En proie à une espèce de délire, je me soulève avec effort et je veux moi-même m'ensevelir dans mon linceul, puisque aucune main amie n'est là pour me rendre ce service. A la lueur des éclairs je saisis la robe témoin de nos derniers embrassements ; je l'agrafe comme je peux ; je mets le bracelet que cette sainte reine Amélie détacha de son bras pour le passer au mien à la suite de cet autre naufrage de la monarchie ; j'attache à mon cou le collier de petites perles que mon amie F... m'a-

vait apporté de Panama deux ans avant que je touchasse moi-même à ce rivage maudit, tes lettres et ton portrait ne quittent pas mon cœur; inondée d'une sueur froide, je retombe sur le lit trempé à la fois de mes larmes et de la vapeur des vagues. Là, je perds connaissance... Quand je revins à moi, était-ce un songe? je ne suis pas folle, et je puis remercier la Providence. Il faisait grand jour; le vent sifflait toujours, mais le soleil brillait, et avec lui l'espérance. Elle n'a pas été trompeuse. Le ciel a repris sa sérénité, et alors, comme les petits des oiseaux après l'orage, nous nous sommes secoués et séchés, et tout a été à peu près oublié. Pour moi, je ne veux plus penser à ces affreux moments, auprès desquels toutes les autres perplexités de ma vie ne sont rien. Malheureusement, il ne nous a pas été tenu compte du temps de la tempête, et ceci n'est pas juste: nous devions arriver en dix-huit ou vingt jours, et en voici vingt-cinq. C'est une longue traversée pour un bateau à vapeur. Mais aussi, dans ces parages, toujours le vent du Nord soufflant debout et nous glaçant. J'ai regretté mes fourrures (que je te prie, par parenthèse, de ne pas laisser manger aux vers); le passage subit d'une grande chaleur à cette fraîcheur m'avait un peu indisposée. Je te dirai, mais à l'oreille, que la peur y était aussi pour quelque chose. Sur le petit nombre de passagers que nous étions, on a eu le malheur d'en jeter deux à la mer, tous les deux morts de la fièvre; la peur n'y était pour rien: ils étaient Français. A présent que je suis sauvée, je tremble pour toi, si tu ne prends pas, comme moi, les plus grandes précautions. Je ne saurais trop te répéter de ne rien négliger, et de ne pas t'oublier un seul instant. Dans ces latitudes, qui, bien certainement, n'ont pas été créées pour nous, il faut toujours faire face à l'ennemi. En commençant le voyage sur les bateaux anglais pour l'achever sur les bateaux américains, suivant une expression vulgaire, *on mange son pain blanc le premier*. De Chagres à San-Francisco, je ne crois pas qu'il soit possible de souffrir plus que moi. J'ai maigri, j'ai changé,

quoique toujours en bonne santé, comme si je réchappais d'une longue et douloureuse maladie. Aussi suis-je disposée à trouver tout admirable une fois débarquée; je t'en préviens, afin qu'en mari averti tu te tiennes en garde contre un penchant trop facile. »

P.-S. San-Francisco, le 1[er] novembre.

« Enfin, j'ai mis le pied sur ce grand pays. Rien de plus curieux. Quelle animation! Il semble que toutes les nations se soient donné rendez-vous sur ce vaste champ de foire, qui est assurément la plus belle fourmilière du globe. J'ai été recueillie par nos amis, qui me savaient depuis long-temps à Panama. Je répare le temps perdu : depuis vingt-quatre heures je n'arrête pas. Malheureusement, c'est aujourd'hui même que part le courrier; il est onze heures, et je dois fermer vite ma lettre. Qu'il est cruel, à si grande distance, de ne pas causer à son aise! Voici, en courant, quelques mots sur nos affaires et sur mes marchandises. . . . .

» . . . . . Tout cela est encourageant, et je suis satisfaite de mon début. Mes pressentiments ne m'ont donc pas trompée! Aussi j'ose me trouver heureuse, pauvre exilée si loin de tout ce que j'aime!

» Ma santé est parfaite, malgré certain air de choléra. Mais ne t'inquiète pas; on doit vous exagérer ses ravages comme ceux des incendies, tout en convenant que ceux-ci reparaissent peut-être un peu trop fréquemment. Adieu. »

San-Francisco, le 15 novembre.

« Je commence à connaître un peu le pays extraordinaire où je suis transplantée. Quinze jours me mettent à même de compléter ma lettre d'arrivée, dans laquelle il eût été imprudent de porter trop vite un jugement.

» Je comprends à présent, qu'au milieu de toutes les versions contradictoires qui arrivent en Europe, on ne puisse s'y for-

mer une idée vraie d'un pays d'une aussi inconcevable mobilité. Il passera encore long-temps, comme les langues d'Esope, pour tout ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais; mais je puis répondre, d'après ce que j'ai déjà vu, que

Il n'a mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

» Le temple commun, ici, est celui de l'égoïsme. Chacun pour soi, et le gouvernement à peu près neutre. Il est fiscal du premier au dernier de ses agents, et ne pense guère à être *soc*, quoique *démoc*. Que ceux qui se plaignent tant que nos sociétés européennes ne font pas assez pour leurs enfants déshérités, viennent un peu tâter ici de l'*assistance* et du *droit au travail*. On y chercherait en vain les établissements de bienfaisance de notre bonne vieille organisation française : distributions à domicile, bureaux de charité, tours, crèches, petites-maisons, hospices, etc. Tout cela est ici encore parfaitement inconnu. Je ne dis pas que plus tard on n'y arrivera pas, au contraire : la philanthropie procède aussi vite que le reste dans les sociétés américaines.

» Même à part l'or, cette contrée est encore une des plus favorisées du globe : l'air est pur et tempéré, la terre est vierge et de promission. Il ne faudra pas moins l'arroser de sueurs : c'est la parole de Dieu. L'or, aujourd'hui, ne se donne plus, il se vend bien cher. Sans travail, rien ici, pas plus qu'ailleurs; point de prime à la paresse et à l'oisiveté. Malheur à celui assez fou pour venir sous l'impression de cet ancien Marseillais débarquant à Saint-Domingue avant la révolution, et repoussant du pied une gourde qu'il vit sur le rivage, en disant, avec les accompagnements énergiques et obligés de la langue provençale : « Crois-tu que je suis venu ici pour prendre la peine de me baisser? »

» Il y a maintenant surabondance de chercheurs d'or. En moyenne, ils n'ont guère gagné que leurs dépenses aux placers, et les plus fortunés, à part quelques rares exceptions, ne rentrent pas en ville avec assez d'argent pour payer leur

retour en France. Aussi, la plupart paraissent-ils vouloir passer l'hiver aux mines. Il y a moins de rentrants à San-Francisco qu'à pareille époque des années précédentes, au dire des *anciens*. Le magnifique temps qui continue à régner est peut-être aussi pour beaucoup dans leur détermination. L'hiver est en retard. J'ai trouvé ici le même ciel bleu et le soleil limpide de Panama; mais quelle différence dans la température! Ce soleil est brillant comme celui des tropiques, mais il n'est pas dangereux et dévorant; l'air est frais et suave comme au mois d'avril dans le midi de la France. Rien que respirer est ici une jouissance.

» La première de toutes les conditions en Californie, c'est d'y apporter une bonne constitution. La seconde condition est d'avoir de l'argent. C'est bien ici qu'on peut dire : L'argent gagne l'argent. L'industrie, l'intelligence, l'activité sont exploitées par le capital. Oui, l'*infâme* capital domine tout et met seul à même de saisir les bonnes occasions qui foisonnent journellement. En marchandises, ce capital est une loterie; il en est le quine en numéraire. La bonne part est donc pour celui qui unit des moyens pécuniaires à des moyens intellectuels et moraux, et qui y joint l'esprit de conduite. Le simple travailleur peut vivre, et n'aura besoin que de temps pour se faire un petit pécule; mais misère et mort à qui ne s'aide pas et attend tout du ciel ou de la fortune; sans être pleuré ni regretté, il mourra *à côté* de l'hôpital, qui vient de brûler, et qui ne sera jamais rebâti assez vaste pour toutes les souffrances et toutes les infortunes. L'émigrant avait au moins l'espérance de mourir *dedans* en restant dans son pays..... C'est pourtant cette *espérance*, tu le sais, qui m'a toujours fait peur à moi-même et qui m'a jetée sur cette terre aventureuse !

» San-Francisco, outre sa position et son charmant climat, est, sans contredit, une jolie ville. L'intérieur en est délicieux. Toutes les rues sont maintenant pavées en bois avec des trottoirs en planches. On prétend que rien n'était

commencé il y a trois mois. Depuis moins de quinze jours, j'ai vu paver entièrement deux grandes rues. On a mis le beau temps à profit avec une rapidité incroyable. Viennent maintenant les pluies, et nous sommes parés : San-Francisco sera aussi propre que Paris, même sur ses boulevards macadamisés.

» Les logements sont toujours chers et ne valent pas ceux du quai d'Orsay, sans doute ; mais le reste de la vie est à des prix fort raisonnables, et ceux qui, comme moi, arrivent de Panama, trouvent tout bon marché. On est frappé de l'ordre et de la police qui règnent, comparés surtout au repaire de voleurs que je viens de quitter. La poste part régulièrement deux fois par mois et arrive de même.

» Il y a ici fort peu de femmes ; elles sont divisées en deux classes bien tranchées par la moralité : tout un ou tout autre, pas de mixtes. Les femmes honnêtes, en minorité, sont fort respectées, et cela peut paraître étonnant au milieu d'un ramassis d'individus qui n'ont pas précisément reçu tous l'éducation la plus raffinée. J'avoue que quand on sort des salons de Paris ou de Londres, il est parfois permis de se croire tombé au milieu de sauvages.

» Ou le gouvernement est bien mal renseigné, ou ce n'est pas sérieusement qu'il pense envoyer de nouveaux chercheurs d'or. Il n'en est venu que trop d'eux-mêmes et par les *Compagnies*. Ces pauvres gens vous embarrassent donc bien ? Il y a ici, comme dans tous les ports sur la route de France en Californie, des milliers de malheureux de toutes les nations, qui meurent de faim et demandent à cor et à cris d'être ramenés dans leur patrie. De grâce, gardez pour eux l'argent du Trésor, des souscriptions et des loteries ; vous n'en aurez pas trop. Les rues sont pleines de pauvres diables déguenillés, hâves et démoralisés, portant sur leur face et non pas dans leurs poches, les traces du séjour aux placers. Ils n'ont pas de quoi payer leur retour, voulût-on même les charger à fret comme des ballots. Que ne peuvent-ils

se changer en boucaut de sucre ou en balle de coton, au moins la cupidité les ramènerait! mais ce ne sont que des hommes! et des hommes parvenus à un point de découragement et de misère qui les rend incapables désormais de rien de bon ici.

» Je ne te donne pas de commissions; on trouve *tout à San-Francisco*, tantôt très cher, tantôt pour rien, c'est selon. Il faut savoir saisir le moment de vendre et d'acheter. Tout le secret des affaires est là. Mais, pour le mettre facilement en pratique, il faut être affranchi des préoccupations des *voies et moyens;* en un mot, avoir une caisse bien garnie et pouvoir dire comme de la rime : *L'argent est un esclave et ne doit qu'obéir.* Moi j'ai trouvé confiance et capitaux, aussi puis-je te garantir une chose (et ce que je viens de mettre en œuvre m'autorise à parler ainsi), c'est que là où les autres ne trouveront pas de l'eau à boire, j'en ferai jaillir à me baigner... pas jusqu'au point pourtant de faire dire : « C'est une femme qui se noie. »

» Ne te charge pas de paquets. N'oublie pas cependant la caisse du bon curé de Crucès et les ordres pour Panama.

» A ton tour maintenant. Je ne t'écrirai plus; je t'ai dit la *vérité vraie* et sur la route et sur la Californie. Quelque fatigant et périlleux que soit ce voyage, il s'améliore journellement, vu la quantité de moyens réguliers de transport.

» Si ta Commission n'est pas encore signée, vois le prince lui-même. Il est cause de mon départ, et, après nous avoir séparés, il ne reculera pas notre réunion au-delà du terme fixé par lui-même. Je te renvoie sa lettre que j'avais emportée par mégarde; elle peut te servir, quoiqu'il n'entre pas dans ma pensée qu'une promesse si bien formulée et qui a tant bouleversé notre existence, ne soit pas déjà accomplie. »

L'auteur de ces lettres, arrivé le 31 octobre 1850 à San-Francisco, a eu la mauvaise chance d'y trouver le marché plus lourd

que jamais, par suite de l'encombrement des marchandises. Pendant ces trois derniers mois, un seul article, les vins rouges français, a été excepté de la défaveur générale.

Ne pouvant réaliser de capitaux par la vente d'articles amenés à si grands frais à travers l'Isthme de Panama, l'intelligence et l'*idée* y ont suppléé.

La fondation de *Frascati-Club*, dont l'ouverture a eu lieu le 22 janvier, au milieu de l'élite de la population du nouvel Eldorado, se développe rapidement, et, par sa brillante destinée, est appelé à récompenser le courage, la persévérance et l'habileté.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(A) « Au nom du Peuple français, le Gouvernement provisoire nomme M. Saint-Amant, capitaine de la 1re légion, commandant supérieur du Palais des Tuileries.

» Fait à l'Hôtel-de-Ville, le 24 février 1848, à 7 heures du soir.

» Les membres du Gouvernement provisoire :

» AD. CRÉMIEUX, — GARNIER-PAGÈS, — LEDRU-ROLLIN, LAMARTINE, — DUPONT DE L'EURE. »

Hôtel-de-Ville, le 4 mars 1848.

« Monsieur le Commandant militaire,

» Le Palais des Tuileries est une propriété nationale ; il est spécialement confié à votre garde ; le bon ordre et les intérêts même les plus graves de l'Etat exigent que toutes les parties de l'édifice soient soumises à une autorité unique. Il vous est donc enjoint, Monsieur le Commandant militaire, de n'en permettre l'accès à aucune personne autre que les membres du Gouvernement provisoire...

» Vous tiendrez rigoureusement la main, sous votre responsabilité personnelle, à l'exécution du présent ordre.

» Vos dévoués concitoyens,

» Les membres du Gouvernement provisoire :

» MARIE, —GARNIER-PAGÈS, — PAG »

« Je saisis cette occasion de vous remercier du zèle que vous apportez dans l'accomplissement de votre difficile mission.

» Le Maire de Paris,

» GARNIER-PAGÈS. »

(B) « Pendant que vous avez rempli les fonctions de Gouverneur des Tuileries, vous avez rendu, dans l'intérêt de l'ancienne liste civile, et au milieu de dangers et de difficultés graves, des services éminents que j'ai appréciés.

» Je suis heureux de vous en témoigner ma satisfaction, etc.

» Le Représentant du Peuple, liquidateur général de la liste civile,

» VAVIN. »

Paris, le 14 octobre 1848.

(c) « J'ai l'honneur de vous informer que, par décision du 20 courant, vous êtes nommé ***Administrateur du palais des Tuileries*** et dépendances, avec traitement, etc., etc., etc.

» ***Paris, le 23 mai*** **1848.**

» Le ministre des travaux publics, etc. »

» Trélat. »

Paris, le 25 mai 1848.

« Citoyen ministre,

» Je vous remercie de vos dispositions bienveillantes à mon égard. Je n'en puis profiter, et voici la copie de la lettre par laquelle je me démets des pouvoirs étendus que je tenais du Gouvernement provisoire.

» Salut et fraternité.

» Saint-Amant. »

Paris, le 25 mai 1851.

« ***Aux citoyens membres de la Commission exécutive.***

» Comme les ouvriers de Paris, j'avais mis trois mois de misère au service de la République. Ils sont plus que révolus. J'ai l'honneur de vous prévenir que, demain, je quitte le Palais des Tuileries.

» Salut et fraternité.

» Le commandant supérieur des Tuileries,

» Saint-Amant. »

(d) *Le Drame des Tuileries*, par le citoyen Saint-Amant, commandant supérieur du Palais. Brochure in-8° chez tous les libraires.

. . . .

« ... Je ne connais pas de citoyen plus digne que vous des récompenses et de l'intérêt du Gouvernement de la République.

» Lamartine. »

Juin 1848.

(e) Un mot d'explication est ici nécessaire. Tout le monde n'est pas du 1er arrondissement de Paris. Après avoir fait, pendant 18 ans, la plus constante opposition constitutionnelle dans un collége dont les deux tiers appartenaient invariablement à toutes les politi-

ques ministérielles, on y a semé bien des haines et des rancunes. Les majorités ne pardonnent pas aux minorités de l'emporter finalement.

Dans la réunion générale, à laquelle fait allusion la lettre suivante, je fus d'abord accusé, devant le parti républicain, d'avoir été philippiste, par les mêmes hommes qui m'imputaient sous la monarchie d'être républicain. Lorsque je suis arrivé, dans l'énumération des faits de la journée du 24 février, à l'incendie du Château-d'Eau, ils ont crié *au feu !* avec tant d'ensemble, devant les républicains attiédis à mon égard par leurs précédentes accusations, que je n'ai pu trouver un moment de silence pour expliquer ma conduite, toute honorable, dans ces terribles circonstances, et l'intrigue et la cabale ont emporté le succès de la séance.

J'ai eu recours, le lendemain même, à la presse, pour faire entendre ma voix et redresser toutes les insinuations calomnieuses. Le *Journal des Débats*, le *Courrier Français*, le *Journal du Commerce*, etc., etc., ont inséré la lettre suivante, restée sans réfutation, et à l'appui de laquelle rien ne m'est plus facile que de joindre des attestations, verbales et écrites, propres à convaincre les esprits de bonne foi, même les plus prévenus.

GARDE NATIONALE. — 1re LÉGION.

Palais-National des Tuileries, le 4 avril.

« Aussitôt que la *Société démocratique républicaine* me fit l'honneur de me désigner, à l'*unanimité*, comme candidat au grade de lieutenant-colonel de la 1re légion, je me hâtai d'envoyer ma profession de foi. Elle est du 15 mars. Je n'ai rien à en retrancher : elle est vraie et sincère dans son entier. Je ne veux rien y ajouter.

» Cependant, on répand deux calomnies : je suis un *incendiaire* et un *philippiste*, rien que cela. *Incendiaire !* pour avoir fait mon devoir pendant deux heures au *feu* du Château-d'Eau, y avoir oublié, sous l'animation du combat, que ma maison était adhérente à ce même poste et l'avoir abandonnée au soin de mes voisins, pour aller préserver d'un incendie, autrement important pour le pays, le palais des Tuileries que le Gouvernement provisoire venait de confier à mon patriotisme. Au surplus, qu'on aille sur les lieux encore fumants, et l'on saura, par les témoins qui l'environnent, si je n'ai

pas montré toute l'humanité d'un Français pendant la bataille comme après la victoire.

» Philippiste! j'ai honte d'avoir à me justifier dans notre arrondissement, quand toute ma vie politique s'y est usée pendant dix-huit ans au succès de l'opposition. Et c'est à propos d'un discours à un banquet en Angleterre, qui n'avait rien de politique et qui n'était qu'une paraphrase d'un toast encore plus flatteur pour la nation que pour le roi, qu'on prétend donner ce démenti à tous les actes de ma carrière politique. Lisez le *Palamède* de mai 1846, déposé à la mairie, et non les fragments détachés qu'on vous a distribués. Alors vous jugerez entre le calomniateur et votre concitoyen.

» Je tiens à vos suffrages plus que jamais; mais s'il fallait regretter une seule de mes paroles pour les obtenir, j'y renoncerais.

» A la tête de notre légion, je prouverai avec plus d'autorité et de puissance mon dévoûment à la patrie, en défendant tous ses droits et ceux de ses délégués. Simple soldat, vous me rendrez à mes inspirations de révolutionnaire, et je servirai la République sous toutes les convictions de ma conscience et du moment, avec tout le zèle et toute l'énergie d'un bon Français.

» Salut fraternel. SAINT-AMANT,

« *Capitaine-commandant des Tuileries.* »

(F) *Des colonies, particulièrement de la Guyane Française en* 1821, par P.-Ch.-F. Saint-Amant. Un vol. in-8°, 1822.

COPIE.

A Monsieur Odilon-Barrot, à Paris.

Palais des Tuileries, 29 février 1848.

« Monsieur et cher concitoyen,

» Au milieu du triomphe *si complet* de nos efforts pour arriver à la Réforme, croyez que je n'oublie pas, moi, que c'est principalement à votre persistance patriotique que nous devons tant de succès.

» Je ne suis nullement du nombre des vainqueurs qui méconnaîtront jamais votre noble caractère et votre patriotisme éprouvé. Je souffre de ce que j'appelle l'ingratitude des partis; mais j'espère que cette injustice ne sera pas de durée et que, le premier moment passé,

nous serons trop heureux de vous retrouver à notre tête pour donner à la République une direction sage et modérée qui en puisse assurer l'affermissement pacifique.

» Je regrette que mes occupations ne me permettent pas d'aller vous rendre visite; mais je cède au besoin de vous assurer, *après* comme *avant* la Révolution, de tous mes sentiments de respect et d'attachement.

» SAINT-AMANT,

» *Commandant supérieur des Tuileries.* »

RÉPONSE.

Mercredi 1er mars.

« Mon cher Commandant,

» Je suis très touché de votre bon souvenir ; j'apprécie les difficultés et les dangers de la situation, et j'honore le courage de ceux qui se dévouent pour résister à des entraînements anarchiques qui nous rejetteraient bien en arrière. Tout en regrettant que la solution que j'avais proposée n'ait pas prévalu, je n'en apprécie pas moins le Gouvernement dans ses efforts contre l'anarchie et la dissolution sociale.

» Tout à vous de tout cœur.

» ODILON-BARROT. »

DOUANES EN CALIFORNIE.

La Californie n'a pas de tarif particulier de douanes. L'*acte tarif* du 30 juillet 1846, en vigueur dans les États de l'Union Américaine, lui a été appliqué sans rectrictions, à partir du 10 mars 1849.

Nous allons donner cette loi de douanes, basée sur la valeur uniquement, et divisée en huit chapitres ou classes, établis chacun par ordre alphabétique, depuis 5 p. 0/0 minimum jusqu'à 100 p. 0/0 maximum.

Nous ferons précéder cette publication de quelques courtes explications nécessaires à connaître.

Toute marchandise importée en Californie doit être accompagnée d'une déclaration (*entry*) au port d'entrée qui est San-Francisco. San-Diégo et Monterey ne sont que des ports d'*expédition*. Cette déclaration énonce le poids, la quantité ou la mesure. Autrement il y serait procédé aux frais de l'importateur.

Une facture, sous la foi du serment, doit être annexée à la déclaration et préciser son coût réel en France, valeur au moment de l'embarquement. C'est sur cette facture, augmentée des frais que les objets ont pu supporter jusqu'à leur mise à bord, que le *droit* est *liquidé;* elle doit être visée par le consul américain du port de départ du navire. A Paris, tout négociant fait légaliser sa signature au bas de la facture, par le commissaire de police de son quartier, et le consul américain la vise dans le port d'où sort le navire, moyennant une légère rétribution. Faute de joindre une facture en règle à la déclaration de la marchandise, il est procédé, aux frais de l'importateur, à l'estimation par *prisée* desdites marchandises.

ACTE-TARIF

DES DOUANES EN CALIFORNIE.

Tableau A (100 POUR 100 DE LA VALEUR.)

Spiritueux et **Liqueurs** (1).

Tableau B (40 POUR 100 DE LA VALEUR.)

Albâtre (Ornements d'), gypse, spath et stuc. — **Camphre** raffiné. — **Comestibles**, tels que conserves de légumes, volaille et gibier en terrines ou autres, poisson mariné à l'huile. — **Confiserie**, à savoir : bonbons et fruits confits au sucre et à l'eau-de-vie. — **Ébénisterie** (Ouvrages d'). — **Epices**, à savoir uniquement : *gingembre* en racine, *clous de girofle, muscade, macis, poivre* et *piment*. — **Fruits** secs, à savoir uniquement : *amandes*, *dattes*, *figues*, *pruneaux* et *raisins*. — **Tabac** fabriqué, à priser et autres, cigares et papier à cigarettes. — **Verrerie** et **Cristaux** taillés. — **Vins** de toute espèce.

Tableau C (30 POUR 100 DE LA VALEUR).

Agendas et portefeuilles. — **Armes** blanches et à feu, et artifices. — **Brosserie**, balais et pinceaux. — **Bière**, ale, porter en futailles ou en bouteilles. — **Bijouterie** ou joaillerie fine ou fausse. — **Bimbeloterie** telle que poupées et autres. — **Bois bruts**, bois ouvrés et ouvrages dans lesquels entre le bois, non dénommés. — **Boites** en écaille, en papier et autres. — **Bonneterie**, à savoir : bas, bonnets, gants, etc., et tous

---

(1) Les esprits distillés (autres qu'*arrack* et *cordiaux édulcorés*), doivent être en contenance d'au moins 15 gallons (56 litres 3/4). Les vins en bouteilles et en fûts de toute contenance, sont admis à 40 p. 0/0. (Tableau B.)

articles analogues au métier, pour habillements, autres qu'en coton. — **Broderies** en or, argent et de toute autre espèce. — **Camées** et mosaïques montés, vrais ou faux. — **Caoutchouc** en chaussures, bretelles, ceintures. — **Cartes** à jouer. — **Chanvre** brut. — **Chapeaux** en paille et autres matières végétales, ou en baleine, en crin, pour homme et pour femme. — **Charbon** de terre et coke. — **Cheveux** (Ouvrages en) et cheveux préparés et nettoyés. — **Cire** à cacheter. — **Conserves** au vinaigre. — **Corne**, écaille, nacre, ivoire et os ouvrés. — **Couleurs** à l'eau et pour lavis. — **Coutellerie** de toute sorte. — **Crayons** de toute sorte. — **Cristaux** autres que taillés. — **Cuir** ouvré, et tous ouvrages dans lesquels entre le cuir. — **Diamants** montés en or ou en argent. — **Eaux** minérales. — **Encre** et poudre pour encre. — **Éventails** et écrans de toute matière. — **Fer** et fonte moulée et articles de poterie de fer. — **Fils** retors. — **Fourrures** et pelleteries ouvrées. — **Fromages**. — **Fruits** frais, à savoir : raisins et prunes seulement. — **Habillements** (Effets d') de toute sorte, pour hommes, femmes et enfants, quelle qu'en soit la matière, confectionnés en tout ou partie. — **Horlogerie** (Grosse), telle que pendules montées ou non. — **Huile** d'olive et autres non dénommées pour la table, et huiles essentielles et par expression. — **Laine** brute. — **Liége** ouvré en bouchons ou autres articles. — **Marbre** ouvré, carreaux de marbre. — **Médicaments**, non autrement dénommés. — **Métaux** ouvrés. — **Miel**. — **Olives**. — **Ouvrages** vernis ou laqués de toute sorte. — **Papier** à écrire, à dessiner et à imprimer, carton moulé. — **Parapluies** et ombrelles, cannes. — **Parfumerie** et savons. — **Passementerie** en or, argent ou autres métaux, et passementerie en coton. — **Pâtes** alimentaires médicinales et de parfumerie. — **Plaqué** et feuilles de plaqué. — **Plumes** de parure et fleurs artificielles; plumes métalliques. — **Pommes** de terre. — **Porcelaines**, faïences, grès et poterie de terre. — **Sauces** pour assaisonnement. — **Sellerie**, harnacherie et garniture de voiture de toute sorte. — **Soie** à coudre, soie moulinée. — **Sucre** de toute sorte et sirop de sucre. — **Tabac** en feuilles ou non fabriqué. — **Tapis** n'importe le pays de fabrication. — **Tissus** brodés, tissus gommés ou cirés, tissus et

articles ou ouvrages en laine cardée, tissus ou articles dans lesquels entre le cuir ou la peau. — **Vannerie** de toute sorte. — **Verre** coloré et peint, verres à lunettes, verres à boire non taillés, et bouteilles. — **Vinaigre**. — **Voitures**, harnacherie et garniture de harnais.

Tableau D (25 POUR 100 DE LA VALEUR).

Ardoises pour toiture et autres. — **Borax** ou tinckal. — **Boutons** et moules de boutons. — **Câbles** et cordages goudronnés ou non. — **Calomel**. — **Camphre** brut. — **Dentelles** ou tulle en coton, applications, etc. — **Fil** de laine cardée ou peignée. — **Passementerie** de coton, à savoir : ganses plates et tresses plates à broder. — **Plumes** (Lits de) et duvets. — **Poix** de Bourgogne. — **Soie** floche. — **Tissus** de flanelle, tissus et autres articles de coton pur, de crin, de laine peignée, purs ou dans lesquels entre la laine peignée, de poil de chèvre ou autres; tissus de soie purs ou dans lesquels entre la soie; tissus d'herbe. — **Végétaux** filamenteux.

Tableau E (20 POUR 100 DE LA VALEUR).

Acides autres que sulfurique, employées en chimie, en médecine et dans l'industrie. — **Acier**, non autrement dénommé. — **Aiguilles** de toute sorte. — **Aloës**. — **Alun**. — **Amadou**. — **Ambre** jaune et gris. — **Amidon**. — **Antimoine** brut et régule d'antimoine. — **Baies** : écorces, fleurs et plantes, non autrement dénommées. — **Beurre**. — **Bismuth**. — **Blanc** de baleine, et blanc de Paris et de céruse. — **Bleu** de Prusse. — **Bois** à construire, équarris et sciés, planches, madriers, lattes, charmes et bois d'ébénisterie non ouvrés. — **Bonneterie** en coton pur. — **Bougies** de cire et de blanc de baleine. — **Briques**, tuiles et carreaux de terre cuite. — **Bronze** en poudre et liqueur de bronze. — **Capsules** et amorces. — **Caractères** d'imprimerie, neufs ou vieux. — **Chandelles** de suif et bougie de toute sorte. — **Chapeaux** de feutre et chapeaux en cloche, en laine et peluche, pour chapellerie, en coton et soie, mais où le coton domine. — **Charbon** animal. — **Chocolat**. — **Chromate** et hydriodate de potasse. — **Ciment** romain. — **Cire** d'abeille. — **Colle** forte et colle

de poisson. — **Corail** brut. — **Couleurs** sèches et couleurs broyées à l'huile, non autrement dénommées. — **Couvertures** de toute sorte. — **Crin** et matières végétales pour matelas. — **Cuirs** tannés, forts ou à semelle. — **Cuivre** rouge en barreaux, en clous, planches, feuilles et fonds d'alambics. — **Dentelles** de fil, tulle et applications. — **Drèche** ou malt. — **Emeri**. — **Eponges**. — **Ether**. — **Extraits** de garance, d'indigo; extraits de bois de teinture. — **Fanons** de baleine. — **Farines** de froment, de maïs, de seigle, d'avoine. — **Fourrures** apprêtées. — **Fruits** frais, à savoir : ananas, bananes, cocos, oranges, citrons et autres non encore dénommés. — **Goudrons**. — **Grains**, tels que froment, orge, maïs, seigle, avoine et graines d'anis. — **Huiles** animales, huile de lin et autres employées pour la peinture, huile de ricin. — **Instruments** de musique de toute sorte et cordes d'instruments. — **Jambons**, lard et graisse de porc. — **Légumes** végétables, autres que ceux déjà dénommés. — **Litharge**. — **Livres**, à savoir : publications périodiques et autres ouvrages qui s'impriment et se réimpriment aux États-Unis; registres. — **Manne**. — **Métaux** bruts non dénommés et métaux battus en feuilles, à savoir : bronze et métal de Hollande. — **Minerais** et substances minérales ou bitumineuses à l'état brut. — **Papier** peint ou de tenture. — **Peaux** grandes et petites non dénommées, tannées et préparées. — **Peluche** pour chapellerie. — **Pierres** à carreler. — **Plâtre** de Paris, moulu. — **Plumes** d'oiseaux, à écrire. — **Poil** de chèvre brut. — **Poisson** étranger, frais, fumé, salé, sec ou en saumure. — **Poix** commune. — **Poudre** à tirer. — **Riz** en balles, non mondé ou mondé. — **Savon**. — **Sangsues**. — **Sel** et carbonates de soude, et tous autres sels et préparations de sels non dénommés. — **Sellerie** commune. — **Soufre** en canons et fleur de soufre. — **Substances** médicinales, feuilles, racines et drogueries à l'état brut, non dénommées. — **Sulfate** de baryte, de quinine, sulfate de cuivre, de fer, de zinc. — **Tapioca**. — **Teintures** et tannins, autres qu'à l'état brut. — **Térébenthine** (Esprit de). — **Tissus** de lin et de chanvre non autrement dénommés; couvertures de toutes sortes. — **Velours** de coton pur ou de coton et soie, mais dans lequel le coton domine. — **Verre** à

vitres ordinaires, et verres à cylindres ou manchons. — **Viande** de bœuf et de porc.

Tableau F (15 POUR 100 DE LA VALEUR).

Acier en barres, fondu, de cémentation et d'Allemagne. — **Diamants** de vitrier. — **Kermès** minéral. — **Liége** brut. — **Lin** brut, et étoupes de lin et de chanvre. — **Métaux** laminés ou battus, tels que : or, argent, fer, zinc, étain. — **Quinquina** et equillai (Écorces de). — **Sang-Dragon**. — **Soie** grége et soie moulinée, dite *thrown*. — **Soufre** brut en masses.

Tableau G (10 POUR 100 DE LA VALEUR).

Acide sulfurique. — **Amidon** torréfié. — **Ammoniaque** liquide et sel ammoniac. **Cacao** et pellicules de cacao. — **Caoutchouc** à l'état brut. — **Cartes** géographiques, marines, estampes et gravures. — **Chaux** et chlorure de chaux. — **Cochenille**. — **Crin** brut, non nettoyé. — **Fourrures** non apprêtées. — **Gommes** adragante, arabique, de Barbarie, de Gedda, de l'Inde-Orientale, du Sénégal, et succédanées de gomme. — **Graines** de chanvre, de lin, de rabette. — **Graisses** non dénommées. — **Guède** ou pastel. — **Horlogerie**, à savoir : chronomètres ou montres marines, et pièces de chronomètres, montres et pièces de montres. — **Huile** de palme et de coco. — **Indigo**. — **Livres** imprimés, *magazines* et journaux illustrés, reliés ou non. — **Mosaïques** et camées non montés. — **Musique** et papier de musique. — **Natron**. — **Orpiment**. — **Orseille** dite *cudbeard*. — **Pierres** à bâtir, et pierres gemmes, vraies ou fausses. — **Salpêtre** complètement ou en partie raffiné. — **Soude**. — **Suif** et graisses, ou autres ingrédients pour la fabrication des savons.

Tableau H (5 POUR 100 DE LA VALEUR).

Alcornoque. — **Bois** de teinture en bûches. — **Carthame**. — **Craie**. — **Cuirs** bruts, secs ou salés. — **Cuivre**

en saumons et cuivre vieux. — **Drilles** ou chiffons. — **Écailles** de tortue et autres, non ouvrées, cornes, ivoire, os, à l'état brut. — **Étain** vieux ; *tin* en saumons. — **Métal** de cloches et cloches vieilles propres seulement à être retravaillées. — **Nacre** de perle. — **Nickel.** — **Pierres** à feu et à aiguiser. — **Salpêtre** à l'état brut. — **Soie** moulinée, exclusivement propre à la confection de la cordonnerie et des boutons, et soie de porc. — **Sumac** — **Tartre** brut. — **Teintures** végétales naturelles, bois, baies et noix et autres substances analogues à l'état brut. — **Tissus** de poil de chèvre, tels que *lastings* et autres, exclusivement propres à la confection de la cordonnerie et des boutons. — **Zinc** à l'état brut.

Tableau I (ARTICLES EXEMPTS DE DROITS.)

Animaux importés pour l'élève. — **Arbres**, arbustes et plantes, bulbes et graines de jardins. — **Collection** d'antiquités, d'histoire naturelle, de minéralogie et de botanique. — **Coton.** — **Cuivre** importé pour la monnaie, cuivre pour *doublage.* (Ne seront réputés « *cuivre* pour *doublage,* » que les feuilles ayant 48 pouces de long sur 14 de large (1 m. 20 c. sur 0 m. 35 c.) et pesant de 14 à 34 onces (392 à 952 grammes), par pied carré (329 millimètres carrés). — **Effets** à usage personnel. — **Meubles** vieux à usage personnel. — **Outils** et instruments à l'usage personnel d'individus arrivant pour l'exercice de leur profession. (La présente *exemption* ne pourra être interprétée comme comprenant les *machines* ou autres articles importés pour le service d'une usine, d'un établissement industriel). — **Plâtre** de Paris non moulu, gypse. — **Produits** du sol et de l'industrie des États-Unis, *exportés* à l'étranger et réimportés aux États-Unis dans les conditions où ils se trouvaient au moment de l'exportation. — **Tableaux** et objets d'arts.

TABLEAU COMPARATIF DES POIDS ET MESURES DES ÉTATS-UNIS AVEC LES MESURES FRANÇAISES.

(Extrait du Recueil des lois commerciales).

Mille (itinéraire)......................	1,609	mètres.	
Yard................................	0	»	9,144
Pied................................	0	»	3,048
Tonneau métrique ou d'*encombrement*....	1	m. cube	1,326
Tonneau maritime et de *poids* (20 quintaux).	1,015	k.	
Livre poids..........................	0	»	4,535
Quintal (112 livres)....................	50	»	797
Boisseau (*Bushel*)....................	35	litres.	211
Gallon pour les liquides................	3	»	785
Quart (ou 1/4 de gallon)...............	0	»	946
Pinte (1/2 quart ou 1/8 de gallon).......	0	»	473
Baril. farine. { farine.... 88 k. 86 ; fût....... 9 k. 52 }	98	k.	38
Baril. viande. { viande.... 90 k. 68 ; fût....... 18 k. 13 }	108	k.	81
Marchandises sèches. Baril (poisson).....	119	livres.	22

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

EN VENTE CHEZ GARNIER FRÈRES,

AU PALAIS-NATIONAL.

Des Colonies, particulièrement de la Guyane française en 1821. 1 vol. in-8°.

Le Palamède. Continuation de Labourdonnais, de 1842 à 1848. 7 Gros vol. illustrés.

Le Drame des Tuileries. Février 1848. Broch. in-8°.

Imprimerie H. Simon Dautreville et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.





